

Texte pour le collectif de Luc Chatel sur L'encyclique *Laudato Si'* (Loué sois-tu)

Texte pour le collectif de Luc Chatel sur L'encyclique *Laudato Si'* (Loué sois-tu)

Paru en nov. 2015, in *Le Pape vert*, Eds Temps présent, p. 101-117

***Laudato Si'* : un texte anthropologique et politique**

Par **Corine PELLUCHON**, Philosophe, Professeure à l'université de Franche-Comté. Spécialiste de philosophie politique et d'éthique appliquée (éthique médicale, environnementale et animale). Auteur de *Leo Strauss : Une autre raison, d'autres Lumières* (Vrin, 2005) ; *L'autonomie brisée. Bioéthique et philosophie* (PUF, 2009/2014) ; *Eléments pour une éthique de la vulnérabilité. Les hommes, les animaux, la nature* (Le Cerf, 2011. Grand Prix Moron de l'Académie Française 2012) ; *Les Nourritures. Philosophie du corps politique* (Le Seuil, 2015. Prix Edouard Bonnefous de l'Académie des Sciences Morales et Politiques 2015).

Site : www.corine-pelluchon.fr

Introduction

Quand on découvre l'encyclique du pape François, on est d'abord surpris par le titre *Laudato Si'*, qui renvoie à l'italien de l'époque de François d'Assise, et non au latin classiquement utilisé dans ce genre de document. On devine que ce texte, par son contenu et sa forme, sera novateur. Sa lecture ne déçoit pas. En faisant de notre rapport à la Terre, « notre maison commune », et de notre rapport aux autres créatures, dont la valeur propre ou intrinsèque est expressément reconnue, les piliers, avec la foi, de l'existence chrétienne et l'expression de notre gratitude envers Dieu, le pape François énonce des idées auxquelles les catholiques n'étaient pas habitués.

Même si le pape cite abondamment ses prédécesseurs, afin d'inscrire ses pas dans ceux de Benoît XVI, de Jean-Paul II ou de Paul VI, et qu'il se réfère à plusieurs Conférences épiscopales, cette encyclique, qui doit aussi beaucoup à des sources scientifiques et

philosophiques non explicitées, répand un parfum nouveau non seulement dans le monde catholique, mais également au-delà. Rédigée dans un esprit œcuménique, comme en témoignent l'hommage, dans les paragraphes 8 et 9, au patriarche Bartholomée et la référence, au §233, à un maître spirituel soufi, Alî al-Khawwâç, elle vise à convaincre les croyants que l'heure n'est pas aux divisions, mais à la prise au sérieux des enjeux liés à « notre maisonnée commune », et comporte des enseignements qui s'adressent aussi aux non-croyants.

Considérant le destin commun à tous les hommes, le pape invite chacun à mesurer la responsabilité qu'il a envers les générations futures et l'exhorte à respecter le vivant, car chaque créature, en chantant l'hymne de son existence, a une valeur et aucun moineau « n'est oublié au regard de Dieu »¹. Il s'agit d'un texte politique, publié à un moment opportun, soit quelques mois avant la conférence de Paris sur le climat dont on attend beaucoup en raison de la gravité de la situation. Le pape affirme que, pour affronter les défis écologiques et lutter contre la dégradation de l'humain que la crise environnementale reflète, une autre manière de faire de la politique au niveau national et international, de penser la place de l'économie et une transformation de soi sont nécessaires.

Il dénonce un anthropocentrisme despotique qui est né de la croyance erronée selon laquelle les choses auraient été faites pour nous et qui va de pair avec une tendance, encouragée par la technique, à instrumentaliser la nature, à exploiter sans limites les autres vivants et à réduire les plus fragiles à la misère. Il s'agit d'une des racines principales de la crise écologique. Celle-ci ne se réduit pas à la dégradation des ressources, mais elle est considérée dans sa dimension à la fois sociale, culturelle, morale et anthropologique. De même, les remèdes proposés dans ce qu'il appelle une « écologie intégrale » impliquent des changements qui concernent autant les institutions, les politiques nationales et internationales et le modèle de développement économique que les styles de vie des individus, leur mode de consommation, leur manière d'habiter la Terre et de penser leur identité. C'est dire que ce texte articule l'écologie à une réflexion sur la condition humaine. « Il n'y aura pas d'écologie sans une anthropologie adéquate »².

L'écologie est souvent considérée comme une discipline à part, coupée de toute interrogation sur le sens de l'existence humaine. Cette conception atomiste est l'une des raisons pour lesquelles les discours des écologistes ne convainquent pas. Concernant le changement

¹ *Laudato Si'*, § 221. Le pape cite *Lc* 12, 6.

² *Ibid.*, § 118.

climatique, par exemple, on se borne la plupart du temps à dresser la liste des réglementations économiques et juridiques visant à réduire notre empreinte écologique et à éviter les catastrophes environnementales, sociales et géopolitiques qu'il risque de provoquer. Au contraire, le pape propose dans son encyclique une réflexion qui, sans être exempte de pragmatisme, se caractérise par une hauteur de vue permettant de saisir tous les fils de la crise que nous traversons. Car « tout est lié », répète-t-il inlassablement. Trois aspects méritent d'être analysés plus en détail, car ils aident à mesurer l'audace, mais aussi l'habileté du pape François.

Le premier élément à examiner concerne sa conception de l'écologie, qui devient le chapitre central d'une anthropologie susceptible de renouveler le message traditionnellement associé à la foi chrétienne et de questionner en profondeur une conception de l'homme qui a rendu possible la domination sans limites de la nature et des autres vivants et est responsable d'injustices insupportables. Ce travail conduit à la dénonciation d'un anthropocentrisme dévié, jugé contraire au message de la Bible, et à la proposition d'une philosophie alternative du sujet qui trouve dans les textes religieux une source importante - mais non exclusive - d'inspiration.

Il importe ensuite de tirer les conséquences de cette « écologie intégrale » qui passe par une remise en question radicale des styles de vie des Occidentaux. Le pape, qui parle de décroissance, a conscience de bouleverser les habitudes des catholiques et, de manière générale, d'annoncer des changements qui prendront du temps. C'est pourquoi il ne dégage pas toutes les conséquences de ses propositions, comme on le voit en particulier quand il est question des animaux. Certaines précautions et certaines répétitions sont la preuve qu'il a recours à un art d'écrire entre les lignes.

Enfin, il est impossible de ne pas insister sur la manière dont il déclare que la société civile, le monde associatif et les organisations non gouvernementales, mais aussi les particuliers, doivent « faire pression » sur les gouvernements³. Loin d'être un texte désespéré, cette encyclique, dans laquelle le pape affirme qu'« il y a tant de choses que l'on peut faire⁴ », nous incite à « oser transformer en souffrance personnelle ce qui se passe dans le monde et à reconnaître la contribution que chacun peut apporter⁵ ». Bien plus, elle se caractérise par un éloge de la beauté et un appel à acquérir un certain nombre de traits moraux associés à la contemplation, à l'admiration et à la gratitude. Ces traits moraux, inspirés de sa lecture du *Cantique des Créatures* de François d'Assise et de son interprétation de la Bible, ont un sens

³ *Ibid.*, § 179

⁴ *Ibid.*, § 180.

⁵ *Ibid.*, § 19.

pour tous les humains, y compris pour les non-croyants. Cette réflexion sur les vertus à développer dans l'éducation, la vie politique et dans tous les domaines de la vie est d'autant plus intéressante qu'elle n'est pas moralisatrice et introduit dans l'éthique un motif eudémoniste qui associe la vertu à l'accomplissement de soi, suggérant qu'un homme qui n'a pas fait la paix avec lui-même ne peut être sobre ni respecter la nature et que le bien est associé à la joie, non à l'auto-flagellation, comme on le voit dans le plaisir que l'on peut éprouver à vivre en consommant moins. C'est à la lumière de ces remarques que le mot de « dignité » et l'expression de « noblesse de l'être humain », souvent utilisés par le pape, prennent tout leur sens.

L'écologie intégrale : une réflexion anthropologique

L'originalité de ce texte est d'insérer la réflexion sur l'écologie dans une interrogation plus large sur la condition humaine, au lieu de reconduire le dualisme nature-culture qui a poussé les philosophies de la liberté à se focaliser sur l'homme en faisant de la nature un simple décor de l'histoire et un réservoir de ressources exploitables à l'infini⁶. Car ce dualisme explique aussi que le message traditionnel de l'Église soit centré sur le rapport à Dieu et aux autres humains et qu'il ait presque toujours exclu la nature et les animaux de l'éthique.

Parlant de création, le pape évite la notion d'environnement qui fait accroire que nous sommes, comme le disait Spinoza, un empire dans un empire et que la nature est extérieure à nos vies. Il confère à cette dernière une sacralité qui suppose de la respecter en reconnaissant sa valeur propre et sa beauté. La création renvoie au don et au projet d'un Dieu transcendant. Toutefois, le message du pape peut toucher les non-croyants, dans la mesure où ces derniers acceptent un certain décentrement du regard qui, dans les éthiques environnementales nées dans les années soixante-dix, est allé de pair avec l'introduction de la notion de valeur intrinsèque qu'il reprend à son compte.

Il y a, dans cette encyclique, une mise au point sur les racines de la crise écologique qui rappelle la réfutation par B. Callicott de la célèbre thèse de J. Lynn White⁷. Ce dernier accusait la tradition judéo-chrétienne de cautionner la domination par l'homme de la nature. Il soulignait

⁶ Tel était aussi notre point de départ dans *Les Nourritures. Philosophie du corps politique*, Le Seuil, 2015.

⁷ Lynn White, "The Historical Roots of Our Ecological Crisis", *Science*, 10 mars 1967, vol. 155, n° 3767, p. 1203-1207.

l'incompatibilité entre le christianisme et l'éthique environnementale tout en reconnaissant que *le Cantique des créatures* de François D'Assise était une exception. Or, dans son analyse des deux récits de la création, Callicott montre que *La Genèse* ne promeut pas une vision anthropocentrique du monde, puisque Dieu a fait les êtres selon *leur* espèce⁸. Il représente un axe normatif extérieur à l'homme. Le monde n'a pas été fait pour nous et sa valeur n'est pas relative à notre usage ni aux bénéfices que nous pourrions en retirer⁹. La position du despote exploitant sans limites la nature et les autres vivants remonte plutôt à la révolution industrielle et à la disparition de l'image de l'homme comme jardinier ou intendant de Dieu présente chez Thomas d'Aquin¹⁰. Cette image qui suppose que nous prenions soin de la création que Dieu nous a confiée est celle que le pape François veut rappeler aux catholiques comme étant le vrai message de la Genèse.

Cette image de l'homme comme intendant de Dieu signifie aussi que notre rapport aux autres vivants, en particulier aux animaux est un test, une épreuve permettant au Créateur de voir comment nous usons de notre *dominium* qui ne saurait être assimilé à une maîtrise absolue sur la création. Le pape François ne s'étend pas sur le rapport aux animaux considérés individuellement. Pourtant, la reconnaissance de leur valeur intrinsèque et la référence constante à François d'Assise suggèrent que nos rapports aux animaux, qui sont aujourd'hui arrivés à une violence extrême à peine suggérée dans l'encyclique, sont un miroir reflétant ce que nous sommes et exprimant aussi notre rapport à Dieu.

Le pape ne développe pas ce point et centre son propos sur une idée qui constitue à ses yeux l'enseignement principal qu'il veut communiquer : un individu qui pense être la mesure de toute chose et qui croit que le monde est fait pour lui, pour son profit, ne peut pas prendre soin de la Terre ni des autres. Une telle conception et une telle attitude, que l'on peut qualifier d'individualiste, explique le succès du capitalisme, le fait que le profit règne en maître dans les relations des hommes entre eux, mais aussi dans leur usage de la nature et des autres vivants, ce qui est d'autant plus grave que les conséquences de nos actions, en raison de notre pouvoir

⁸ *Genèse* I, 24-25.

⁹ B. Callicott, *Genèse, La Bible et l'écologie*, trad. D. Bellec, Paris, Wildproject, 2009. Notons que, même chez Descartes, accusé à tort d'être le chef de file d'une tradition cautionnant une position despotique de l'homme, Dieu seul est cause finale et que lorsque nous pensons que le ciel et la terre ont été faits pour nous, nous sommes enclins à attribuer « aux autres créatures des défauts qu'elles n'ont pas » et à entrer dans « une présomption impertinente » source de fâcheries. Voir La lettre à Elisabeth du 15 septembre 1645, La lettre à Chanut du 6 juin 1647, *Œuvres philosophiques* III, sous la dir. de F. Alquié, Classiques Garnier, 1973, p. 606 et 738-9.

¹⁰ C. Pelluchon, *Eléments pour une éthique de la vulnérabilité. Les hommes, les animaux, la nature*, Paris, Le Cerf, 2011, p. 62-68.

technologique, peuvent s'étendre sur plusieurs centaines de milliers d'années et hypothéquer l'avenir des générations futures.

Selon le pape, la foi en un Dieu Créateur est nécessaire pour substituer à cet anthropocentrisme nécessairement despotique un anthropocentrisme lié à la responsabilité spécifique de l'homme envers la création et le monde commun qui inclut les œuvres naturelles et culturelles et les générations futures. Car il ne cautionne pas un bio-centrisme ni une vision holistique du monde qui gommerait la spécificité de l'être humain¹¹. Pourtant, dans son analyse de *La Genèse*, le pape, fidèle en cela à François d'Assise, va plus loin que l'image de l'intendance. Il rejoint l'idée, chère à Callicott, d'une citoyenneté écologique, sans pour autant adopter la thèse de l'égalité des formes de vie. Le pape ne se départ pas d'un humanisme qui sous-entend la reconnaissance du projet spécifique que Dieu a pour l'homme. Cependant, la référence à François d'Assise qui fait de la Terre une sœur et qui invite à écouter sa clameur et celle de la création a des implications profondes sur l'image que nous avons de nous-mêmes, de nos liens de parenté avec les autres vivants et de la communauté de destin qui existe entre tous les habitants de *l'oikos*, notre « maisonnée commune ». L'idée d'une justice envers les autres espèces n'est pas loin, même si elle n'est pas développée dans ce texte, le pape se concentrant sur la justice inter- et intra-générationnelle et sur les inégalités sociales et économiques que les changements climatiques et la crise écologique aggravent.

L'enjeu de l'écologie intégrale annoncée dans cette encyclique est de déconstruire la conception erronée du sujet qui explique la position de despote de l'humain et ne met aucun frein à la domination des autres êtres, et de lui substituer une autre conception du rapport de l'homme à l'autre que lui. Notons que ce texte s'achève sur le rapport à l'altérité, sur la capacité de contempler le monde dans sa diversité à la fois naturelle et culturelle. De même, il est important de tenir compte de la réflexion sur les limites de l'homme qui est au cœur de cette nouvelle anthropologie que le pape François appelle de ses vœux, une anthropologie qui exige que, tout en reconnaissant notre finitude et même en considérant la mort comme une sœur, ainsi que l'écrit François d'Assise, nous appréhendions de manière plus juste et avec joie le sens de notre existence.

¹¹ *Laudato Si'*, § 118.

La décroissance et l'art d'écrire du pape François

Les conséquences de cette écologie intégrale et de l'anthropologie qui lui est sous-jacente sont immenses. Nous traiterons ici surtout des changements dans les styles de vie individuels que le pape François juge nécessaires. Il parle de vivre mieux en ayant moins et souligne les ressorts anthropologiques, à la fois psychologiques et spirituels, de l'addiction à la consommation, n'hésitant pas à parler d'un vide intérieur qui empêche à la fois d'être plus sobre, plus respectueux de la nature et des autres, et plus heureux. « Nous possédons trop de moyens pour des fins limitées et rachitiques »¹². La justice est l'un des enjeux de la sobriété, dans la mesure où le style de vie des Occidentaux est insoutenable écologiquement et socialement, qu'il ne peut conduire qu'à des catastrophes écologiques et à l'effondrement des pays les plus pauvres, déjà très touchés par le réchauffement climatique. Toutefois, l'originalité du pape est de faire apparaître le lien entre la sobriété et le bonheur ou plutôt la joie.

Ce mot traduit une idée d'accomplissement de soi, qui va de pair avec le sentiment de plénitude et le contentement lié au fait de sentir que sa vie a un sens et de reconnaître dans son existence qu'il y a une noblesse de l'être humain. Au lieu de recourir à la peur ou de culpabiliser les individus, le pape suggère qu'une transformation de soi est la condition de possibilité du choix vers plus de sobriété. Il s'agit d'acquérir un regard différent qui nous arrache au dualisme sujet-objet, à cette manière que nous avons de voir ce qui est autre que soi comme un objet informe et indéfiniment disponible pour notre domination.

Cette conception du sujet a son origine dans « le paradigme technocratique » ; elle ne nous permet pas de voir la Terre comme un héritage dont les fruits doivent bénéficier à tous et l'environnement comme un bien collectif.¹³ Non seulement la décroissance est une obligation, parce que si nous ne sortons pas d'un modèle économique soumis à l'impératif de la croissance et encourageant une production et une consommation immodérées, nous allons à la ruine, mais, de plus, elle est la promesse d'une vie meilleure, à la fois plus heureuse et plus respectueuse des autres êtres, présents et futurs, humains et non humains.

Pourtant, force est de constater que, si le pape n'est pas avare de recommandations, en particulier sur le plan des politiques publiques, de la création d'organismes de contrôle veillant au respect des normes écologiques, de la promotion de diverses formes de production et s'il

¹² *Ibid.*, § 203.

¹³ *Ibid.*, § 106-112. Le pape cite abondamment R. Guardini, *La fin des temps modernes*, Paris, Le Seuil, 1952.

donne des conseils sur la manière dont chacun peut, dans sa vie quotidienne, respecter la nature, il reste très prudent quand il s'agit de la condition animale et même des habitudes alimentaires. Or, la demande en produits animaliers des Occidentaux et désormais des pays émergents a un coût environnemental qui est colossal. Il nous faudrait plusieurs planètes si tous les hommes mangeaient autant de viande que les Américains et les Européens. En outre, ce style de vie impose aux animaux des conditions de vie misérables, puisque la seule réponse à cette demande est l'élevage intensif qui organise la production au mépris des normes éthologiques des bêtes qui sont privées de la possibilité de satisfaire leurs besoins de base et souffrent du début à la fin de leur courte vie.

Comment celui qui se réclame de François d'Assise et qui appelle à reconnaître la valeur de chaque vivant peut-il rester silencieux sur ce qui est l'une des manifestations du mépris total dans lequel sont tenus les animaux qui sont des êtres sensibles et éprouvent leur vie à la première personne ? Notre manière de les exploiter pose pourtant un problème de justice, et pas seulement de cruauté, car nous nous octroyons une souveraineté absolue sur eux, alors que leurs besoins de base limitent de l'intérieur notre droit d'user d'eux comme bon nous semble. Enfin, les violences infligées aux animaux sont emblématiques de ce que nous sommes capables de faire sur des êtres que le droit protège encore assez mal et qui n'ont ni ordinateur ni tribunal pour se défendre eux-mêmes et nous accuser des crimes que nous commettons contre eux et contre leurs prédécesseurs. Elles sont aussi la preuve de l'incompatibilité de nature entre le système capitaliste, fondé sur le profit et la réduction des coûts de revient, et les trois objectifs que le texte du pape invite à mettre au cœur de l'économie, comme ce qui la limite et lui donne un sens, à savoir la protection de la nature, le respect des autres hommes et le respect des animaux.

Le silence du pape n'est pas total : l'importance de la question animale s'ensuit de son écologie intégrale, mais cet enjeu reste implicite. Si le rapport à la création exprime le rapport à Dieu, si le péché est la rupture, à l'extérieur comme à l'intérieur de soi, du lien avec la création et si, comme le pape l'écrit dans une prière qu'il propose à la fin de l'encyclique, nous demandons à Dieu de nous « donner la grâce de nous sentir intimement unis à tout ce qui existe », alors cela signifie que la réconciliation avec nous-mêmes passe aussi par la compassion envers les animaux. Les catholiques ne peuvent plus continuer à parler de l'amour du prochain en oubliant l'animal qui est, comme disait C. Lévi-Strauss, « le plus autrui des autrui »¹⁴. Ils ne

¹⁴ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie Structurale, Deux*, Paris, Plon, 1973, p. 54.

peuvent plus jeter un voile pudique sur les violences infligées chaque jour à des milliards d'êtres sensibles dans le but de satisfaire leur besoin immodéré de produits futiles et substituables, comme la viande, la fourrure, etc.

Le pape François ne tire pas explicitement les conséquences de son écologie intégrale et de la reconnaissance de la valeur intrinsèque de l'animal, probablement parce qu'il sait que, s'il l'avait fait, il aurait dû prôner une baisse drastique de la consommation de produits animaliers, voire un mode de vie végétarien. La plupart des individus qui liront l'encyclique ne sont pas prêts à reconnaître que l'exploitation des animaux dans les conditions actuelles relève d'une transgression majeure, qu'il ne va pas de soi de faire couler le sang des bêtes pour se nourrir et que dans toute religion l'autorisation de manger de la chair d'un animal s'accompagne de restrictions. Enfin, le pape est conscient que de nombreux catholiques trouveront son propos inhabituel, voire dérangeant, et qu'il est nécessaire de procéder par étapes afin que son message soit assimilé peu à peu par un nombre croissant d'individus, catholiques et non catholiques, croyants et non-croyants.

En distillant son message relatif à la valeur intrinsèque de chaque vivant et en mettant ses pas dans ceux de François d'Assise, il habitue le public à ce discours, dont il souligne la face lumineuse et agréable (louer chaque créature, avoir de la gratitude pour la beauté de la création). Ainsi, ce discours pénètre dans l'esprit et le cœur de chacun. Le lecteur assimile l'idée selon laquelle le monde n'est pas notre instrument, qu'il possède une valeur propre et que chaque vivant célèbre Dieu. Si le pape mettait devant les yeux du lecteur les horreurs de l'élevage intensif et s'il déduisait de ses prémisses les conclusions qui pourtant s'imposent, il renforcerait la dénégation et le clivage qui font que les humains sont encore si peu nombreux à intégrer les animaux dans la sphère de leur considération morale et dans la justice.

Ce sens politique le conduit à pratiquer un art d'écrire entre les lignes qui explique les répétitions et sa manière de laisser en suspens une proposition, sans en tirer les implications pratiques, mais en l'exposant de telle manière qu'elle fasse son chemin dans l'esprit et le cœur des individus. Un jour peut-être, un autre pape ira plus loin que lui sur ce chapitre. Pour le moment, à la veille de la conférence de Paris sur le climat, il s'agissait pour le pape François de se concentrer sur un certain nombre de points difficiles, notamment sur la décroissance et sur ce que requiert une politique efficace en matière de lutte contre le réchauffement climatique.

Les contre-pouvoirs et l'éthique des vertus du pape François

Au-delà des changements institutionnels qui sont l'un des chapitres de l'écologie politique que le pape François et ses conseillers n'ignorent pas – puisqu'ils reconnaissent que « le XXI^{ème} siècle maintient un système de gouvernement propre aux époques passées »¹⁵ -, il importe de s'attacher à l'un des éléments les plus audacieux de ce texte. Il s'agit de son appel à faire pression sur les gouvernements : les associations, les organisations non gouvernementales et les simples particuliers doivent obliger les représentants à orienter leur politique de telle sorte que la production agricole soit diversifiée et plus respectueuse de l'environnement, qu'il ne soit pas possible de polluer un milieu en toute impunité et qu'aucune technique ne soit mise sur le marché sans études préalables et sans la participation des usagers. Le pape rappelle aussi qu'en changeant ses habitudes de consommation, chacun peut exercer une « pression saine sur ceux qui détiennent le pouvoir politique, économique et social »¹⁶. Encore une fois, il n'illustre pas son propos, alors que les choix alimentaires et vestimentaires ont un impact décisif sur l'industrie agro-alimentaire et le commerce de la fourrure, mais chacun peut s'interroger sur ce qu'il peut faire en tant que consommateur.

On peut reconnaître dans cet appel à la responsabilité sociale des individus, plus fiable que la responsabilité sociale des entreprises, accusée d'être souvent un alibi¹⁷, la signature du pape François qui est tour à tour prudent et très ferme et qui parvient ainsi à convaincre le public. Toute personne a besoin d'entendre qu'il est possible de faire quelque chose, que l'impuissance qu'elle peut ressentir face à la mondialisation n'est qu'une vision partielle des choses. Par ses choix, le consommateur a du pouvoir car il peut « affamer » les industries qui ne respectent pas le milieu de vie des hommes.

Bien plus, savoir que toute personne compte, qu'il est possible, ensemble, de forcer les politiques à tenir leurs engagements au lieu de céder à la pression des lobbys est une manière pour les individus de restaurer leur estime d'eux-mêmes et leur dignité. Ils ont ainsi le courage de vivre selon leurs valeurs et en ayant le souci du bien commun. Car un être en proie au désespoir et qui se sent impuissant n'a pas la force de résister au pouvoir qui est aujourd'hui le pouvoir de la finance et de la technocratie, comme le dit sans détours le pape. Au contraire, une personne qui a confiance en elle, qui reconnaît à la fois sa grandeur et sa petitesse, parce qu'elle

¹⁵ *Laudato Si'*, § 175.

¹⁶ *Ibid.*, § 206.

¹⁷ *Ibid.*, § 194.

se sait mortelle et reliée aux autres hommes et aux autres vivants, est capable d'œuvrer pour un monde plus juste. Or, les contre-pouvoirs qui sont nécessaires aujourd'hui pour que les politiques publiques soient décidées en fonction d'enjeux moins immédiats que ceux qui alimentent la compétition électorale doivent être constitués d'individus et d'associations d'individus qui ont de solides convictions, appuyées sur une vision du monde large et généreuse.

C'est pourquoi le pape termine son encyclique en faisant référence aux traits moraux ou vertus qu'il serait important de promouvoir dans l'éducation, la famille et dans la vie sociale et politique. Des pages très belles sont consacrées à l'importance de la formation esthétique dans l'acquisition d'un regard nouveau sur soi et sur la Terre, suggérant que la crise écologique est aussi une crise du goût, un être humain sachant apprécier la beauté du monde ne devrait pas pouvoir tolérer la dégradation de l'environnement et la vie de misère que nous infligeons aux autres êtres. L'admiration, la capacité à contempler la beauté de la nature sans chercher à l'instrumentaliser, le fait d'apprécier l'instant présent, de développer, dans le repos une autre manière d'agir et d'être réceptif, au lieu de vouloir tout maîtriser, sont autant de traits moraux ou de manières d'être qui constituent une éthique des vertus environnementale. Celle-ci complète l'anthropologie du pape François ou la conception de l'homme qu'il esquisse ici et qui pose les fondements de son écologie intégrale.

Ainsi, cette encyclique témoigne de l'ambition du pape François qui renouvelle le message du catholicisme en montrant aux croyants le sens de leur engagement ici et maintenant. Sa pensée s'appuie sur la foi catholique, mais ce texte, qui manifeste la volonté œcuménique du pape, exprime également le vœu d'un dialogue fécond entre la raison et la révélation. Il est une invitation à construire une éthique qui puisse être une alternative à l'anthropocentrisme despotique et à l'économisme qui mènent les individus et les collectivités à leur perte.